

Représentation du milieu et gestion des ressources halieutiques par les Vili et les Lumbu

Réserve de Faune de Conkouati, Congo Brazzaville

Norbert Gami*

La Réserve de Faune de Conkouati est située dans la région administrative du Kouilou, au Nord-Ouest de Pointe Noire, Congo Brazzaville (carte 1).

Cette réserve a vu ses objectifs de conservation renforcés depuis 1989 par l'intervention de l'UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature). La diversité des écosystèmes qui la caractérisent explique sa richesse tant en espèces faunistiques que floristiques (Gami et Goma, 1997). La mosaïque de milieux qui la caractérise, en particulier les lagunes (Conkouati, Mikoudji) et les lacs (Tchbinda, Tchikova...), s'explique par sa localisation au contact forêt savane.

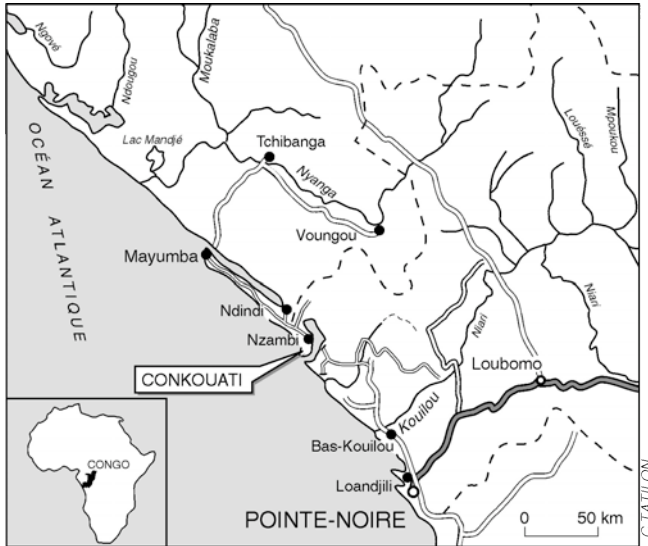
Sur le plan humain, le milieu est occupé par deux sous-groupes de la grande ethnie Kongo : les Vili et les Lumbu. Ces populations ont conservé un certain nombre de pratiques ayant pour effet de réguler l'accès aux ressources et le partage des espèces capturées entre les membres du groupe.

Importance des génies dans la culture Lumbu et Vili.

Les populations autochtones forestières et de savane croient, comme le souligne Bahuchet (1997), en un équilibre global entre les ressources de la nature, les forces surnaturelles et les hommes.

*Cellule ECOFAC BP 62, Brazzaville, Congo.

Carte 1 : situation de la lagune de Konkouati au Congo



Comme les peuples forestiers de la Cuvette Centrale (Pagezy, 1996), les Vili des villages Ntié-Ntié et Cotovindou croient à l'existence de génies (*baissi* en kilumbu), présents dans les eaux, les forêts et les lieux habités. Dans les villages, certaines malformations létales peuvent être le signe de la possession par un génie malfaisant des enfants concernés. Des cérémonies rituelles sont organisées sur les lieux où sont enterrés ces « monstres » chaque fois que dans le village surviennent des faits imputés à l'action de ces génies. Les jumeaux sont pour leur part considérés comme des génies bienfaisants.

Dans le bassin congolais, le monde surnaturel intervient dans les activités des hommes en leur procurant les ressources naturelles. Ainsi, chez les Mongo du sud (Ntomba, Ekonda), les *bilima* sont des êtres intelligents, organisés en société hiérarchisée, qui vivent en couple ou sont célibataires : les femmes règnent sur les milieux aquatiques et créent les poissons du lac, des rivières et des zones marécageuses, les hommes règnent sur les milieux de terre ferme et créent le gibier (Pagezy, 1996). Maîtres d'un territoire bien délimité, ils contrôlent la régulation des espèces sauvages vivant sur leur territoire. Dans le Kouilou (Mvili et Lumbu des villages de Ntié-tié, Ntandu-Ngoma et Cotovindou en lisière forêt-savane) les génies des eaux gèrent les ressources naturelles et régulent les prélèvements effectués par les pêcheurs. Ils sont responsables de l'abondance ou de la pénurie en poisson, en un lieu donné. Ainsi, la fertilité des eaux comme celle de la terre dans le cas de génies terrestres, dépendrait de

la qualité des rapports entre les humains et les génies. Il s'ensuit que les humains doivent tout mettre en œuvre pour ne pas déclencher la colère de ces êtres surnaturels, rappelant le comportement des Pygmées Aka avec leurs mânes (Bahuchet et Thomas, 1991) : « les mânes ne sont pas redoutés, sauf à juste titre si on leur a manqué d'égard. Il faut les traiter avec la déférence que l'on doit à ses aïeux... car comme tout aïeul, elles sont conscientes de leur responsabilité envers leurs cadets, les vivants. »

La lagune de Conkouati (la plus importante de tout le Congo) et la lagune de Mikoudji appartiennent à des clans qui ont chacun leurs propres génies. Un clan est caractérisé par un nom et un *mvila* (emblème animal adopté par un ancêtre lors d'un événement marquant au cours duquel un animal est intervenu dans la vie du clan ou celle d'un de ses membres). Par exemple le clan Bayengui a adopté pour emblème le perroquet car cet oiseau aurait sauvé l'un des leurs d'une agression dans la forêt.

Deux clans *mvili* sont propriétaires fonciers (ou les ayant droit) de cette lagune : les chefs de ces clans détiennent le pouvoir de dialoguer avec les génies des eaux de cette lagune : ces dialogues ont pour objectif de solliciter la bienveillance des génies envers les pêcheurs. Il s'ensuit que toute pêche infructueuse sera interprétée comme un effet du mécontentement des génies. Les deux génies de la lagune les mieux localisés possèdent, l'un, une grosse tortue luth chargée de draguer le fond pour le désensabler, l'autre un boa chargé de transférer les poissons de l'océan vers la lagune.

Aspects magico-religieux des génies

Les chefs de clan sont les premières personnes habilitées à entrer en communication avec les génies. Ils le font souvent à l'occasion d'un rituel qui se déroule dans le sanctuaire du *muissi*, le *tchibilu*.

Selon Bahuchet (1997) « chaque religion traditionnelle possède un panthéon constitué de dieux créateurs du monde, d'esprits bénéfiques ou maléfiques, de héros démiurges, de monstres, et de mânes défunts ». Les génies des Lumbu et Vili ne vivent pas dans les lagunes ou lacs. Au lac Tumba non plus : ils résident sur les berges du lac ou des rivières, ou dans des lieux insolites de forêt inondée qui sont très redoutés. Au niveau du lac même, les seuls endroits marqués par les *bilima* sont des lieux anormalement profonds (*matupu*) où les génies fabriquent en abondance leurs « créatures » (les poissons) : on n'y pêche collectivement qu'après y avoir été invité par le *nanga* ou maître de pêche, descendant du premier homme ayant établi un contrat avec l'*elima* du lieu, et qui s'est assuré de la bienveillance du génie.

À Conkouati, les *baissi* vivent dans des sanctuaires appelés *suku tchibilu* en kilumbu. Le *suku tchibilu* est situé sur un appendice du lac ou de la lagune qui pénètre en forêt : il se caractérise par une végétation particulière et une propreté hors du commun. Souvent, l'approche de ce lieu se distingue par un sentier bien net, bordé d'arbres alignés, ce qui ferait penser à l'intervention d'un jardinier expérimenté. Autour de la grande lagune de Conkouati se trouvent deux sanctuaires correspondant à l'habitat de deux génies appartenant tous deux au clan Bayema. Un autre génie appartenant au clan Vili du hameau Matuku (village de Ntié-tié) gère les ressources de la lagune Mikoudji. Aucune activité de pêche ne peut se pratiquer dans ces endroits réputés très dangereux : les accidents mortels sont une menace pour les pêcheurs ayant passé outre.

La symbolique de la pêche.

Comme chez les Mongo du sud, les génies du Kouilou sont considérés comme des êtres surnaturels, intelligents, toujours œuvrant pour le bien-être du clan. Ils mènent une vie conjugale à l'image de celle des vivants : hommes et femmes sont mariés et ont des enfants. Certains souffrent d'infirmité bien connue des villageois : ainsi le génie de Cotovindou qui habite au niveau de la grande érosion proche de la rivière Duamba, serait infirme.

Les génies du lac Tchibinda ont leur histoire. On raconte qu'une dame, ayant mis au monde des triplets, aurait disparu avec ses enfants et sa propre mère 9 jours plus tard. Les enfants, étant eux-mêmes des génies, seraient retournés au lac. Quelques jours après cette disparition la grand mère est réapparue au village ; c'est elle qui a indiqué l'endroit où se trouvent les enfants et leur mère. Un des génies du lac, très méchant, chassé par ces nouveaux venus, s'est installé à l'embouchure de la Noubi (lagune de Conkouati).

Un autre exemple : au village de Ntié-tié un enfant naquit mal formé. Son corps portant des excroissances semblables à des antennes, il fut qualifié de monstre. Il mourut quelques instants plus tard et fut enterré à côté des habitations sous l'arbre *ilomba*. Pour les habitants du village et les membres du clan, cet enfant était une réincarnation d'un génie. La présence d'antennes montre qu'il était en charge de faire circuler les informations entre tous les génies du territoire. Depuis lors, une danse rituelle est organisée sur sa tombe avant chaque partie de chasse, de pêche ou avant les récoltes, afin d'avoir une production importante.

Dernier exemple : au village de Ntié-tié, un génie réside à l'emplacement de l'actuelle chapelle de l'église protestante de la secte Christianisme Prophétique en Afrique, plus connue sous le nom de

Zéphirin. Ce génie est le gardien des richesses du village : il les conserve dans son gigantesque magasin qui part du haut de la colline et qui descend jusqu'au ruisseau. L'érosion qui sévit au fond du village est interprétée comme une barrière destinée à protéger les moutons du génie. Ainsi, tant que ce génie bienveillant sera là, rien de mal ne pourra arriver aux habitants du village. On dit que c'est grâce à lui qu'un Gabonais aurait pris l'initiative de désenclaver le village en organisant une navette routière entre les deux pays. En effet, ce village souffrait d'enclavement suite à l'effondrement du bac sur la lagune de Conkouati, ayant pour conséquence de couper l'accès des camions à Pointe Noire.

Rêve prémonitoire et pêche infructueuse sont les principaux signaux déclencheurs d'un besoin de communication entre vivants (chefs de clans, jumeaux, mère de jumeaux) et génies. L'important dans ce cas est de décoder le rêve, d'interpréter le message du génie. Pour cela on sollicite des « décodeurs naturels » à l'occasion du rituel d'adoration des génies, *yangue*, organisé au moins une fois par an dans les sanctuaires par le conseil des sages du village, souvent composé des chefs de clan (*mfumu kanda*). Ce rituel est l'occasion d'implorer la chance aux prochaines parties de pêche et de demander pardon aux génies lorsqu'une faute a été commise par un membre du village ou une personne étrangère au clan. Lors de la cérémonie, seuls les petits fils des chefs de clan ou les jumeaux peuvent accéder à l'autel. Cela se passe hors de la présence des chefs eux-mêmes qui ne peuvent rencontrer les génies, étant eux-mêmes leurs rivaux. Ainsi ce sont les petits fils des chefs qui jouent le rôle de médiateurs.

La gestion de la pêche dans les lagunes : peut-on considérer les génies comme des écogardes naturels ?

Les activités de pêche dans les lacs et les lagunes doivent respecter certaines règles afin de ne pas susciter la colère du *muissi*. L'accès aux ressources halieutiques est soumis à l'autorité coutumière du chef de clan ou de lignage, le *mfumu kanda*. Tout pêcheur vient préalablement solliciter sa bénédiction afin d'obtenir une pêche fructueuse. Voici ce que raconte ce grand pêcheur de Ntié-tié, qui se considère comme le patron du lac : « Les poissons sont gardés par des sirènes : ce sont elles qui contrôlent la quantité à prélever ; elles décident de la quantité pêcher et gardent le reste pour la reproduction. C'est pour cela qu'il y a des années avec poissons et des années sans poissons ».

Actuellement, la lagune de Conkouati, bien qu'incluse dans la réserve de faune du même nom, est l'objet de sollicitations, tant des populations autochtones que migrantes. Dans une logique traditionnelle, la pêche dans une lagune ou dans un lac est bien réglementée. On ne doit pas utiliser de fétiches afin d'augmenter de façon anormale

sa production. On doit éviter les techniques destructrices en une seule sortie comme l'usage la nuit d'un éclairage puissant. Les sirènes n'apprécient pas ce type d'éclairage. L'emploi de telles techniques pousse les génies à soustraire du lac le poisson et la pêche devient infructueuse. Par exemple, les pêcheurs allochtones utilisent des techniques dévastatrices lorsqu'ils pêchent la carpe. La nuit, ils allument des feux au bord du lac ou de la lagune après avoir placé leurs filets. Pris de panique, les poissons sortent de leurs refuges et se font capturer en masse. Selon les villageois, les génies punissent ce genre de pratiques.

L'intervention des génies dans l'exploitation des ressources naturelles est un bon exemple de gestion rationnelle des ressources halieutiques au Kouilou. Une législation moderne peut tirer parti des règles coutumières, comme le non encouragement à l'utilisation de techniques trop dévastatrices. L'abondance des ressources halieutiques des lagunes de Conkouati et Mikoudji est sous le contrôle des génies. Ces derniers aménagent le biotope pour que la reproduction des poissons se fasse dans des conditions optimales; par exemple la tortue luth drague le sable de la lagune Conkouati et la désensable; le boa circule de l'océan à la lagune afin de renouveler le stock de poissons en amenant des espèces adaptées au milieu saumâtre.

Certains aspects des règles coutumières peuvent-ils être retenus en vue d'une meilleure sensibilisation des villageois sur ce problème de la gestion durable des ressources ?

La conservation et la gestion durable des écosystèmes forestiers, à la mode actuellement au niveau des organismes de conservation, ONG originaires du monde occidental, ne sont pas un vécu nouveau pour les peuples autochtones. Les deux logiques peuvent se rejoindre. Toutefois, les projets de conservation mis au point tant par les administrations locales (qui souvent méprisent leur propre culture perçue comme passéiste) que par les ONG étrangères qui ont une méconnaissance ou manifestent un manque de considération vis-à-vis des modes traditionnels de gestion des ressources, font l'économie d'une étude préalable du milieu humain. La culture « conservationniste » des peuples autochtones n'est pas suffisamment ou pas du tout prise en compte par les écologistes qui se mettent à apprendre à ces derniers à gérer les ressources avec lesquelles ils vivent depuis des millénaires. Comme l'écrit P. Birraux-Ziegler (1997) « les environmentalistes de leur côté, parviennent difficilement à accepter que les ethnies non occidentales, sans pouvoir être qualifiées d'écologistes, aient développé une longue convivialité avec les écosystèmes qu'ils prétendent protéger ».

Il est vrai qu'il faut conserver les forêts tropicales face à une exploitation industrielle souvent mal contrôlée, et face au braconnage

commandité depuis les grandes villes. Mais l'autochtone de la forêt ne se sent pas responsable de cette destruction et se demande pourquoi autant d'acharnement sur lui. « Si nos parents ne nous avaient pas légué les bonnes méthodes de gestion des ressources naturelles, vous ne verriez pas ces animaux et ces forêts » (parole du vieux sage du village de Mbanza dans la forêt du Nord, Congo Brazzaville).

Georges Condominas (1997) commente à propos des Mnong Gar du Vietnam Central « *Au cours des siècles et des millénaires, les ancêtres ont observé attentivement les us et coutumes des êtres qui comme eux-mêmes peuplent cet environnement et ont légué à ces forestiers en héritage une connaissance intime de leur milieu, à la fois réaliste et coloré d'un bel imaginaire poétique...* »

La gestion participative ou participante, concept actuellement à la mode, visant à une implication de la population à la gestion durable de ses ressources naturelles, doit s'appliquer en tenant suffisamment compte de la culture de chaque peuple forestier (représentation, perception, modes traditionnels de gestion des ressources forestières). Car chaque peuple possède un ensemble de notions écologiques traditionnelles (traditional ecological knowledge, TEK, défini par Posey, 1995) qui peut être utilisé par les projets de conservation dans le cadre de la sensibilisation.

Le tableau n'est pas si sombre car, de plus en plus, le facteur humain est pris en compte dans les programmes de conservation pour une gestion durable des écosystèmes forestiers. Des projets entiers ont pour objectif l'étude de l'homme, de la forêt et de son avenir, dans un contexte pluridisciplinaire privilégiant l'approche holistique. Tel est le cas du projet européen Avenir des Peuples des Forêts Tropicales (APFT), qui, en Afrique centrale et particulièrement dans le cas du Congo, vient en appui au Programme d'Exploitation Rationnelle et de Conservation des Écosystèmes forestiers en Afrique Centrale (ECOFAC) par la réalisation entre autres d'expertises anthropologiques, appuyant le programme explicitement sur la complexité de la réalité culturelle des populations vivant en périphérie du Parc National d'Odzala (où travaille le programme ECOFAC). Le programme ECOFAC expérimente une gestion participative qui selon D.V. Joiris (1996) varie en fonction des aires culturelles dans le périmètre à protéger. Encore faut-il préalablement « se donner les moyens de bien connaître les populations concernées ».

Dans sa résolution 19.20 et les recommandations 19.21 et 19.22, l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) reconnaît l'importance de la participation locale en vue d'une meilleure gestion des ressources. Au Congo, l'UICN réalise des expertises mettant un accent sur l'aspect humain tel que l'étude ethnozoologique réalisée en 1996-97 par l'auteur dans la réserve de faune de Conkouati.

En définitive, le problème n'est pas de dénigrer les croyances populaires en général mais bien d'encourager celles qui vont dans le sens d'une gestion rationnelle de la faune et de la flore. De grands efforts sont encore nécessaires aux écologues et aux chercheurs en sciences sociales en vue d'une prise en compte des données culturelles dans les projets de conservation car la pluridisciplinarité nécessite respect et considération mutuelle.

BIBLIOGRAPHIE

BAHUCHET S., THOMAS J.(eds), 1991, *Les Pygmées Aka : le Monde des Aka. Encyclopédie des Pygmées Aka*. Livre 1, fascicule 2. Paris Selaf, 242 p.

BAHUCHET S., 1997, Un style de vie en voie de mutation : considérations sur les peuples des forêts denses humides, *Civilisations*, vol. 44, n° 1-2, 16-31.

BIRRAUX-ZIEGLER P., 1997, Culture, nature, nationalisme et internationalisme : l'exemple des Yanomani et des peuples du bassin amazonien, *Civilisations*, vol. 44, n° 1-2, 126-137

GAMI N., GOMA F., 1997, *Etude ethnozoologique dans et autour de la réserve de Conkouati (villages Ntié-tié et Cotovindou)*. Rapport final UICN, PROGECA/GEF-CONGO Brazzaville, 78p.

JOIRIS D.V., 1996, Importance des terroirs coutumiers pour la conservation : réflexions à partir du programme ECOFAC au Cameroun, au Gabon et en République Centrafricaine. *Colloque panafricain pour la Gestion Communautaire des Ressources Naturelles et le Développement Durable*, 24-27 juin, Harare, Zimbabwe.

PAGEZY H., 1996, Aspects psychoculturels de l'exploitation des ressources naturelles dans la région du lac Tumba (Zaïre). In A. Froment et col. (eds) *Bien manger et bien vivre*, Paris : ORSTOM/L'Harmattan, 447-458.

POSEY D.A., 1995, Indigenous Peoples and Traditional Resource Rights : a basis for equitable relationships? *Green College for Environmental Policy and Understanding*. Oxford, OX26HG, 56p.